

Eric Legastelois

Tout ça va mal finir !



Editions La Gauloise
Collection La Gauloise courte

TOUT CA VA MAL FINIR
Nouvelles

Les Editions La Gauloise
Collection *La Gauloise courte*

Emmenez-moi

C'était une fin d'après-midi au supermarché du coin. En bas de la rue. J'étais très déprimé, ça durait depuis plusieurs jours, des mois, en fait depuis toujours. Depuis que je suis né, j'ai l'impression. Mais là, j'étais incapable d'écrire, tout juste assez en forme pour lire et boire. J'attendais dans une file que la caissière tapote toutes les marchandises que mes contemporains arrivés avant à moi voulaient acheter. Des quantités d'aliments qui avaient coûté la vie à de nombreux animaux partis un jour de leurs champs sans plus jamais donner de nouvelles.

J'attendais avec quelques bouteilles de vin bon marché et un paquet de ces chairs sanguinolentes adroitement découpées dans les cadavres de ces bêtes adorables. Oh ! misère...

J'attendais. De plus en plus déprimé. Je sentais très concrètement qu'à ce moment précis que tout se mettait en place pour un pourrissement très pénible de ma situation. Des événements terribles allaient s'abattre sur moi dès que je sortirais de ce magasin. En franchissant les portes, je me retrouverais dans un monde froid où un dieu routinier aurait profité de mon absence pour absorber la lumière. Il fera froid, nuit noire et je serai seul, ce sera vraiment affreux. Invivable est le mot.

Autant dire que je n'étais pas pressé de sortir. Je regardais du coin de l'œil une femme qui était dans la file voisine de la mienne. Une grande femme seule habillée de noir. Un visage pâle barré d'une large bouche, les lèvres peintes d'un rouge profond. Les traits tirés, les yeux cernés. Fatiguée peut-être par une journée de travail où rien n'avait marché comme elle voulait. Un travail artistique sans doute, je veux dire un travail valorisant. Ses mains étaient fines et soignées, encore ce rouge sur les ongles. Je la trouvais à mon goût, très belle en fait. Elle savait que je la regardais mais restait impassible. Ce n'était pas le genre qu'on aborde légèrement. Pas du tout le genre. J'ai regardé ailleurs, je me suis forcé. Mais comment dire... je voulais qu'elle m'emmène... Oh mon Dieu, oui ! Que Dieu soit là un peu pensais-je, un peu de divin dans mon sort. Je voulais que cette femme me prenne la main et m'emmène avec elle. Qu'elle m'accompagne pour sortir de ce magasin. Et puis que sur le trottoir elle me tire par la main vers une destination qu'elle connaît bien. Un endroit sûr où aucune catastrophe ne me tomberait plus jamais dessus. Je serais protégé à tout jamais. Rien ne pourrait plus m'atteindre, pour toujours. Pour l'éternité. Parfois nous ferions l'amour, elle monterait sur moi sans me lâcher du regard, je serais hypnotisé et je jouirais en silence sur son ventre plat et dure. Nous ne nous parlerions jamais. Nos échanges se feraient seulement par le regard. Il n'y aurait rien de drôle dans cette relation, c'est certain. Mais peut-on dire que la vie est drôle quand des cauchemars effroyables viennent vous vriller les neurones dès que vous vous arrêtez de marcher ? Est-ce que c'est drôle quand l'immensité du vide alentour vous saute au visage dès que vous jetez un regard sur votre avenir ? Ou pire, votre passé ? Je ne peux pas vivre dans une telle terreur. Je

préfère mille fois ma fée muette en noir, merci les gars. Oh ça ira bien mieux pour moi, que personne ne s'inquiète, ça ira. Je ne reviendrai plus parmi vous. Où est passé l'écrivain du numéro 19 ? Où est ce type rongé d'angoisse jusqu'à la rate ? Où est-il le solitaire picoleur du 19 ?

-Moi je l'ai vu ! dira le nain du numéro 6. Une fée en noir l'a emmené par la main un soir de cet hiver. Je les ai vus, ils sortaient du supermarché du bas de la rue.

-Tu dis n'importe quoi, jamais aucune fée en noir n'est venue dans ce supermarché, tout le quartier sait ça.

-Une fée en noir très belle, un peu vieille mais très belle. Non, pas vieille..., fatiguée plutôt. Très belle..., attirante. Le genre de fée qui vous envoûte pour toujours.

-C'est une sorcière dont tu parles, nabot.

-Une fée ! Il avait l'air apaisé, il la suivait en silence. Il était beau avec ses sachets en plastique qui lui valdinguaient dans les jambes. C'était la première fois qu'on le voyait avec quelqu'un, qu'on le voyait toucher quelqu'un. Ils sont partis maintenant. Avec ses sachets pleins de bouffe et de pinard.

-Tu parles, il est sûrement crevé dans une cave ou au fond d'un égout. Saoul et seul, comme un con !

-La fée en noir ne l'aura jamais abandonné, ce n'est pas son genre. Non. En ce moment même ils sont allongés sur un lit, repus d'amour, ils dorment sans un bruit, caressés par des voilages de mousseline gonflés par un souffle silencieux.

-Des voilages de mousseline, maintenant !

-Il est heureux. En paix.

Seul le nain du numéro 6 connaît la fée en noir et ses pouvoirs. Le nain connaît beaucoup de choses, c'est à se demander s'il n'est pas l'allié de la fée en noir.

C'est vrai ; ce soir-là, la fée en noir m'avait pris la main et m'avait emmené. Nous avons marché côte à côte dans les rues jusqu'au square du bord du fleuve. Je lui avais dit que je devais d'abord voir l'eau noire emporter mes peurs entre les berges de pierres chaudes. J'avais ouvert une bouteille de vin, elle s'était assise à ma gauche sans un mot. Juste immobile. Silencieuse, elle absorbait mes craintes, celles que le fleuve ne pouvait venir chercher si profond dans mon âme. J'étais bien. Je ne pensais plus aux horreurs de ma condition de mammifère conscient de sa fin, j'étais un point flottant au-dessus de ma vie, complètement détaché du corps de mon existence. J'ai bu tout le vin, j'étais ivre, et puis j'ai décidé de l'emmener chez moi. Elle m'a aidé. La fée en noir connaissait bien le quartier. Elle connaît tout. Un peu comme le nain du 6. Nous sommes rentrés sous terre en passant par une porte métallique rouillée au fond du square, ce sera plus rapide avait-elle dit. En fait elle n'avait pas parlé mais c'est ce que j'avais entendu. Je ne pensais pas franchir un jour cette porte que je connaissais pour la voir à chacune de mes visites ici. Je me disais ce doit être l'entrée de l'enfer, des catacombes, il y a là-dedans des milliers d'ossements d'êtres humains qui n'existent plus ; tous disparus en abandonnant leurs os dans ce sous-sol humide. J'avais peur de cette porte, j'imaginais toutes sortes de cauchemars indicibles. Mais la fée en noir m'avait donné confiance. Je l'ai suivie, elle me tenait toujours par la main. Nous avons beaucoup marché dans l'obscurité, au détour d'une galerie j'ai perdu l'équilibre. Je suis tombé lourdement sur le dos. Je ne pouvais plus me relever, quelque chose s'était brisé dans ma nuque. La fée en noir voyait bien que j'étais immobilisé, bloqué. Elle m'a souri calmement sans rien dire. Elle a relevé un peu sa robe et s'est assise sur moi, nous allions faire enfin l'amour.

Comme je m'y attendais je ne sentis pas le poids de son corps. Elle m'a dévisagé dans un sourire et s'est penchée pour me poser sur les lèvres un baiser doux et léger. Un peu comme la caresse d'un voile de mousseline. Et puis nous nous sommes envolés dans des cieux de velours noir, main dans la main. Le nain du 6 qui volait dans le coin nous a salués d'un « Salut les amoureux ! ». J'étais protégé à tout jamais.

Inch'Allah !

Il y a une éternité que je n'ai pas vu Cathy. Sept ou huit ans peut-être, c'était dans le sud, j'en suis parti, elle y est restée. Nous étions de bons amis qui parfois s'envoyaient en l'air en période creuse. Pour moi rien n'a changé ; c'est toujours période creuse. On pourra peut-être baiser comme au bon vieux temps ? Son train était en retard, je me suis installé au comptoir d'un snack et je surveillais le quai en buvant un truc sans alcool. J'ai buté dans un type à côté de moi qui s'envoyait un truc avec alcool, il s'est retourné son verre à la main. Dans son regard une énorme enseigne lumineuse clignotait « Il faut que je parle à un être humain vite fait. C'est ton tour mon gars » Je me suis excusé et lui ai tourné le dos illico. Je pensais odeurs des chemins de fer, bruits des trains entrant en gare, corps de Cathy, cul de Cathy, seins de Cathy, tournée dans les bars, soirée de retrouvailles, partie de jambe en l'air, réveil calme, ... Non... ce n'est pas vrai.

Je pensais ; comment ce type va m'alpaguer ? De quelle manière cet emmerdeur qui regarde en ce moment ma nuque va m'aborder ?

-Je m'appelle Lucien Fawazi. Lucien pour la France et Fawazi pour le Liban. Double origine, double identité ! a gueulé le mec.

Hop là ! J'ai relevé le col de mon manteau, le thème du débat ne m'intéressait pas du tout. Une annonce au micro a rajouté une louche de retard sur le train de Cathy. L'horloge a sonné dix-huit heures. Une locomotive a fait *pchh...* sous la verrière et une dizaine de pigeons se sont envolés.

-J'ai jamais été au Liban. Mon père est mort lorsque ma mère m'attendait. Quand elle a écrit à Beyrouth à la famille pour dire que j'étais né, ils lui ont répondu qu'il n'avait pas de fils et ne savait pas de quoi elle parlait. Beaucoup de bonheur, ils ont rajouté à la fin de la lettre. Inch'Allah ! Du bonheur !

Le barman qui essuyait vaguement les verres m'a fait un clin d'œil entendu en direction de mon voisin. J'en ai profité pour lui commander une bière. Inch'allah il m'a servi ! Inch'allah, j'ai du fric en ce moment ! Je n'ai jamais été au Liban moi non plus ! Je crois même que je mourrai sans y poser un pied. Vu ce qu'il me reste à vivre c'est pratiquement certain. J'espère que les Libanais ne m'en voudront pas trop. D'un autre côté je suis déjà allé à Monaco et certains Monégasques m'en veulent encore. Pareil pour les Pays Bas... Et la Grèce... Je dois en oublier. Mais le Liban, non, jamais. Il doit faire chaud là-bas. Je me vois tout à fait sur une plage de Beyrouth avec des lunettes noires entre deux carcasses de chars rouillées en train de siffler des cocktails sirupeux. On entendrait des explosions dans le sud, du côté

d'Israël... Bon... finalement ça ne me dit rien le Liban. L'autre continuait à parler fort.

-Qu'est-ce que j'en foudrais d'une famille au Liban ? On s'écrirait : « Cher Lucien comment te sens-tu dans ta gare de Lyon ? Ici, il fait beau, tante Gisèle est partie bronzer entre deux carcasses de chars rouillés sur la plage. Parfois nous entendons des explosions du côté d'Israël. » Pfft ! C'est pas pour moi ça. Trop de distance. Mon monde s'arrête aux portes de la gare. Après c'est la jungle, hein ? Vous, vous en venez de la jungle, ça se voit sur votre visage. C'est terrible dehors, hein ?

Je me suis tourné vers lui. Comme je le craignais il m'avait reconnu. Bien sûr que nous nous connaissons. Les gens comme nous ne peuvent se mentir, il suffit que nos regards se croisent une fraction de seconde. Mieux qu'un signe, ce sont les eaux d'un même océan qui se mêlent au reflux de la marée. Nous savons ce qu'il y a de cassé derrière les yeux humides de chacun, nous sommes échoués sur la même grève. Je connais les champs de bataille, les champs de ruines, les épaves qui jonchent ces âmes-là. Moi aussi je conserve les stigmates intérieurs de ces carnages. Je navigue également au bord de ce précipice, tout proche de basculer au moindre souffle. Aucune trace des secours, il n'y en aura pas. Il faudra mourir pour voir.

-On se connaît, hein ?

-Ouais... j'ai soupiré. On se connaît...

-Ouais, j'avais bien vu... Tu sais... Je crois que je vais m'arrêter là... Le moment est venu. J'ai fait le tour, mon corps ne me donne plus que des problèmes. Plus aucun plaisir depuis des années, alors...

-Je comprends.

-Il ne doit pas te rester grand-chose non plus, n'est-ce pas ?
-Je tire un peu pour voir, je fréquente encore quelques femmes, des hommes aussi.
-Des hommes ? Des comme nous ?
-Non.
-Plus jeunes alors, qui ne doutent pas encore.
-Ouais, c'est ça. Des femmes et quelques hommes plus jeunes. Qui ne doutent pas. Pas encore... Tu vas faire comment ?
-J'habite dans une gare. Ce ne sont pas les occasions qui manquent. Il y a le métro au sous-sol. C'est vite fait.
-Il ne te reste vraiment aucun espoir ?
-A notre âge on a fini de s'aveugler, hein ?
-Ouais... Je t'offre un verre ?
-Un rhum !
-Ah ouais, bien sûr... Pas pour moi. Pas encore...
Il s'est envoyé son verre cul sec et s'est allumé une cigarette.
Je l'ai regardé faire. Il souriait, content de sa décision.
-Ah, ah ! Ça sent le sapin, hein ? qu'il gueula.
-Ben...
-Je crois que je suis prêt pour le départ maintenant !
-Maintenant... Maintenant ?
-Ouais, faut pas laisser passer l'occasion quand elle se présente. -Je suis prêt : j'y vais !

Il m'a tendu la main sans rien dire, le regard décidé et il a plongé dans la foule du grand hall. Le tableau d'affichage annonçait encore dix minutes d'attente pour le train de Cathy, j'ai demandé une autre bière et j'ai attendu sans penser. Juste regarder le flot d'êtres humains, allant et venant, très affairés par leur existence, quelques-uns étaient immobiles sur

des bancs, contre des poteaux. Une situation de gare normale quoi, avec des trains un peu partout. Et justement celui de Cathy qui arrive au ralenti.

-Georges ! Georges ! Je suis là !

Je voyais Cathy là-bas sur le quai qui appelait un type beaucoup plus jeune, plus net que moi. Le type se barrait sans se retourner, sans lui prêter attention. Evidemment ; Georges, c'est moi. Je l'ai observé, elle regardait tous les hommes, un peu perdue. Elle a pris son sac et s'est décidé à venir vers le hall. Elle est passée à côté de moi sans me reconnaître, j'ai senti son parfum, le même qu'autrefois. Elle n'avait pas changé, le visage un peu marqué c'est tout. Toujours aussi attirante. C'est sûr que moi, en sept ans j'avais pas mal encaissé et j'affichais toutes les preuves d'une vie déliquescence. Ça m'a fichu un coup épouvantable, je suis resté là chancelant, comme sonné, en la regardant s'éloigner. J'ai baissé la tête, regardé mes chaussures qui, même cirées, n'arrivaient plus à faire illusion et j'ai pensé à mon voisin de comptoir de tout à l'heure. Fini de s'aveugler à notre âge, il avait dit. Ouais, fini de s'aveugler... J'ai relevé les yeux vers Cathy qui marchait en parlant à son téléphone, elle devait engueuler mon répondeur. Toute ma médiocrité s'affichait sur ce dos qui partait. Me dévoiler, non. Je prendrais la surprise embarrassée de Cathy dans la gueule, je suis une loque digne. Mes épaules s'étaient effondrées, je ne me portais plus, je suis retourné boire en m'appuyant au comptoir du snack. J'y suis resté un moment, au moins un changement de barman. Après je suis descendu dans le métro. Assis sur un des sièges en plastique rouge, Lucien Fawazi était là. En me voyant il a jeté sa cigarette

et est venu à ma rencontre, il a passé un bras autour de mon cou.
« Je t'attendais » m'a-t-il dit. J'ai plongé dans ses yeux humides,
je m'y suis vu en enfant. En enfant qui pleurait sourdement, un
enfant seul, un enfant perdu, abandonné. Alors j'ai dit « On y
va » Il m'a pris la main, c'était chaud, c'était bon comme un père.
Nous avons fait un pas dans le vide et la mort nous a cueillis dans
un fracas de fin du monde.

Inch'Allah !

A suivre